artpress
n°289, avril 2003

paris

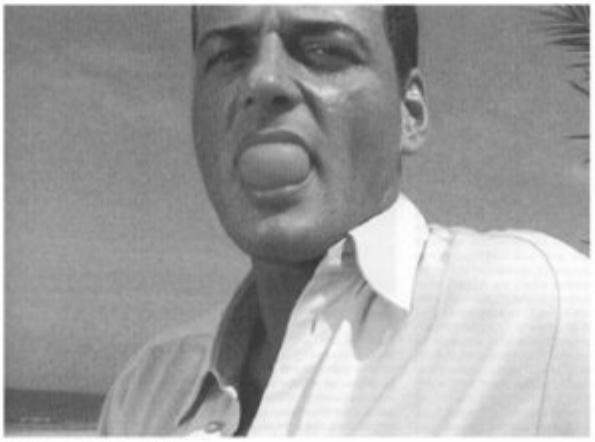
ANNIKA LARSSON

Cosmic Galerie
17 janvier - 5 mars 2003

«Créer un poncif, c'est le génie». Cette célèbre formule de Baudelaire, longtemps incomprise, pourrait sans aucun doute constituer un contrepoint au travail d'Annika Larsson. *Pink Ball* (vidéo de 2002) se présente sous la forme d'un récit fragmenté à l'intrigue mystérieuse. Sur une plage, un homme nu portant un bonnet de bain rose est allongé sur le ventre. Deux autres personnages le surveillent, s'approchent de lui, le manipulent doucement, lui attachent des bouées aux jambes, aux bras, puis l'entraînent dans l'eau avant de reprendre leur position initiale.
Conçue comme un spot, comme un film «publicitaire» (pour qui ? pourquoi ?), ou même comme un véritable clip, *Pink Ball* affiche tous les tics de ces genres : gros plans photogéniques sur les visages des acteurs, absence de tout dialogue, montage tragique qui ne montre que les moments forts d'un tout qui nous échappe, omniprésence d'une musique, en l'occurrence l'habituelle techno que tout publicitaire ou réalisateur en mal de reconnaissance se doit d'utiliser ici, une reprise de *The Forest* de Curel. Autant dire que cette vidéo énonce une à une les règles d'un formalisme qui désormais hante nos télévisions, mais aussi les galeries et les musées. Le spectateur ressent donc à la fois une sorte de fascination devant cette grammaire aux effets spectaculaires et aussi un certain découragement face à une politique d'auteur qui, ici, chercherait à vendre son travail d'artisan.
Mais, finalement, ne serions-nous pas confrontés à une artiste parfaitement au courant des us et coutumes (et donc de l'esthétique) des images contemporaines, et qui ne cesserait de repérer dans les poncifs et autres lieux communs un besoin de croyance et de désir chez le public contemporain ?

La question mérite d'être posée. En 1947, Sartre, dans la préface au *Portrait d'un inconnu* de Nathalie Sarraute, écrivait : *«Le lieu commun est à tout le monde, et il m'appartient (...) Il est la présence de tout le monde en moi. C'est par essence la généralité ; pour me l'approprier, il faut un acte : un acte par quoi je dépouille ma particularité pour adhérer au général, pour devenir la généralité (...) Par cette adhésion éminemment sociale, je m'identifie à tous les autres dans l'indistinction de l'universel.»* À l'heure où l'accomplissement du modèle classique de l'universel se trouve mis en crise par les lois de l'échange capitaliste et par l'assomption d'un banal spectaculaire dans les divers régimes de fiction, le travail de cette Suédoise *née* en 1972 démontre que le jargon de l'authenticité propre à toutes ces formes de déclinaison de l'intime et du subjectif n'est plus tenable.
Contrairement à ce qu'imaginait Baudelaire, l'artiste ne peut plus être un héros, un «héros de la vie moderne». La pratique artistique d'Annika Larsson repose sur ce constat. *«Ces hommes, plutôt qu'incarner des personnages, deviennent des figures dénuées d'histoire individuelle ou de profondeur (...) Chacun de ces hommes est le vecteur d'un dialogue plus vaste, strictement lié à moi-même et mon être intérieur.»* Réactualiser un modèle de représentation en usant des poncifs et des stéréotypes revient donc à décliner sa différence et à jouer d'une activité artistique qui puise, dans une pensée du commun, les éléments séduisants d'une dérision : celle de notre monde sans cesse en quête d'une nouvelle vérité.

Damien Sausset



Annika Larsson, «Pink Ball», Vidéo, 2002